

Le Messager Français

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

Journal :

RUE SAN BENITO, N. 3.

Améliorations sociales sans Révolutions.

Réalisation pacifique de l'Ordre, de la Justice et de la Liberté.

PRIZ

de

Abonnement

2 PIASTR. PAR MOIS

Almanach Français.

JEUDI 17 novembre — Prise de Malines (Pays-Bas autrichiens), par le général Dumouriez (1792).

MONTEVIDEO, 16 Novembre.

On lit dans le *Nacional* de ce matin :

(Reproduction exacte.)

Mr. le Rédacteur du *Nacional*.

« Depuis quelques jours nous avons vu avec peine s'élever entre le journal français le *Messenger* et vous une discussion qui suivant nous et d'après l'opinion d'une grande partie de la population française de Montevideo est bien loin d'être à l'avantage de notre compatriote.

« Permettez nous, Mr. le rédacteur de vous remercier d'avoir, compris que, éloigné de penser comme le *Messenger*, la population française signataire de la protestation Mackan, (D'accord avec elle même) repousse de toutes ses forces les assertions erronées du journal que vous combattez, et soyez bien persuadé que si jusqu'à présent personne n'a répondu aux divagations de cette feuille c'est qu'il nous, nous avons cru qu'une aberration méritait peu d'attention. Nous pensons Mr. le Rédacteur, que vous seul avez soutenu dans cette lutte les véritables intérêts français, convaincu que vous étiez que cette population ne pourrait et ne devait partager en rien des idées suggérées ou par le peu de connaissance des affaires de ce pays, ou par des convictions qui nécessairement en devenaient la conséquence.

« N'ayant pas cru devoir entrer dans une lice où l'un des combattants était déjà vaincu du jour où il eût la fatale témérité de s'y présenter, nous ne pouvons que vous remer-

cier d'avoir, en relevant le gant jeté, usé d'une modération qui vous honore d'autant plus que l'agresseur nous semble faible.

« Agreez, Mr. le Rédacteur, l'assurance de notre considération. — Dix signataires de la Protestation Mackan. »

Cette lettre est la continuation de la mise en pratique du système du *Nacional*, qui ne nous pardonnera jamais la logique et la franchise de la polémique que nous avons soutenue contre lui, polémique sur le fond de laquelle nous avons encore à revenir.

Après avoir essayé de faire croire que dans une discussion individuelle nous avons voulu attaquer tout le corps des Argentins, que nous connaissons peu, mais parmi lequel nous avons déjà rencontré quelques hommes pleins d'intelligence et de délicatesse, dont la sympathie nous est précieuse, le *Nacional* a voulu faire croire, hier, que la population orientale s'était prononcée contre le journal qui avait en l'audace de combattre les influences funestes de l'aveugle exagération du *Nacional*. Il s'est donc écrit à lui-même une lettre qu'il a signée, *trois orientaux*. Après avoir mis ainsi de son côté les citoyens de Buenos-Ayres, et la population orientale, le *Nacional* a songé à appeler la France à son secours, et il a imprimé la lettre précédente, où il se fait dire, pour la seconde fois et avec diverses variantes, qu'il est un grand triomphateur, et qu'il nous avait même vaincu avant que nous fussions entré dans la lice, d'où il résulterait qu'il n'a pas plus raison après qu'avant. Puis, comme le *Nacional* a déjà pu comprendre tout le tort qu'il s'est fait par l'inconvenance et l'absurde exagération de sa polémique, il cherche à combattre cette impression en se faisant *remercier d'avoir usé d'une modération qui l'honore*. Ceci est le beau idéal de l'aplomb, et nous pourrions

même employer une expression plus juste et plus sévère.

Nous aurons peu d'observations à faire sur le fond même de cette lettre évidemment traduite, et mal traduite de l'espagnol, et dans laquelle, sous le rapport de l'opportunité comme sous le rapport du style, il n'y a absolument rien de français. Il nous répugne de croire que M. le rédacteur du *Nacional* ait réussi à faire signer une pareille épître par dix de nos compatriotes. Nous connaissons un assez grand nombre de partisans, et des partisans les plus chauds, de la protestation Mackan, qui ne partagent pas les espérances hors desquelles nous n'apercevons que des souffrances et des désastres, pour les intérêts américains comme pour les intérêts des Français et des autres étrangers résidant dans ce pays; mais nous estimons trop leur intelligence et leur caractère pour les supposer un instant capables de signer une semblable lettre au milieu d'une discussion dans laquelle les manœuvres du *Nacional* paraissent avoir réussi à exciter contre nous, dans l'esprit de quelques personnes, la plus vive et la plus injuste irritation. Non, dix Français ne se réunissent pas pour attaquer un homme, un de leurs compatriotes, qui se défend contre une agression perfide, ou, si leur égarement arrivait à ce point extrême, ils ne se cacheraient pas sous le voile de l'anonyme, ils attaqueraient comme on attaque en France, comme attaquent les hommes de cœur de tous les pays, c'est-à-dire en face et le visage découvert.

Le *Nacional* lui-même a si bien compris ce qu'il y aurait d'étrange et de honteux pour des Français, à publier aujourd'hui une semblable lettre, qu'il a cru devoir faire un article séparé pour raconter que cette lettre lui avait été adressée depuis plusieurs jours, et que, par hasard, elles ne lui était tombée

FEUILLETON.

Geneviève.

(Suite.)

Zoé boit un verre d'eau et se ranime. — Elle achève de se vêtir et me dit : Restez-là, ne remuez pas, ne répondez pas quoi qu'on fasse : ma femme de chambre viendra vous délivrer. — Zoé sort et m'enferme. Nous ne nous sommes même pas embrassés. — Nous nous abhorrons tous les deux. Zoé me pardonnerait volontiers sa peur et ses angoisses, il faut un peu de cela dans la vie des femmes, mais elle ne me pardonnerait pas ma lutte ridicule contre mes hutes. Et moi, je lui pardonnerais encore moins de ce que j'ai été ridicule devant elle. Je me mets sur le lit et je me rendors. Je viens de me réveiller et je t'écris. Je ne sais combien de temps j'ai dormi, mais je meurs de faim. Je me rappelle involontairement les misères de tous les prisonniers, célèbres : je me trouve plus malheureux qu'eux tous. J'ai déjà cherché une araignée que je puisse instruire et dont je fasse mon amie comme Lalonde. Il n'y en a pas. Je n'ai pas même d'enfants que je puisse m'ingérer, comme Ugolin.

Personne ne peut me contester ce point. On plaint Ugolin d'avoir été obligé de manger ses enfants, à moins qu'il n'ait trouvé plus difficile et plus triste de ne

pas manger du tout que de manger ses enfants. Donc, je suis mille fois plus à plaindre qu'Ugolin.

Pe somme ne vient : je vais maintenant diviser ma lettre en stances, non pas que je t'écrive en vers; je sens que je ne me porterai à ces excès qu'après trois jours de prison. Je vais provisoirement dormir un peu, il sera toujours temps de faire des stances.

Ah ! le réveil est agréable. Il paraît qu'on peut entrer ici : je trouve un pot de confiture de groseilles, du pain et une bouteille de vin de Bordeaux ! C'est une chose excellente que les confitures de groseilles, cependant l'estomac a bien vite calculé combien de tartines il faut pour équivaloir à un beefsteak.

Il me revient toutes les chansons qui parlent de liberté, et je ne puis chanter : je suis encore sur ce point plus infortuné que tous les prisonniers connus. Le prisonnier de Chilon, les prisonniers de plombs de Venise sont des sybarites; ils ne chantent pas peut-être, mais c'est parce qu'ils n'en ont pas envie, tandis que moi je vais écrire les chansons qui me viennent.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé,
Contre nous de la tyrannie.

Liberté ! Liberté chérie !

O mon pays, de tes belles campagnes

Je garderai le touchant souvenir.

Loin des chalets qui m'ont vu naître,

Rendez-moi ma patrie

Ou laissez-moi mourir.

O liberté ! vierge sainte et sans tache.

Viva ! viva la liberté !

L'habitant des montagnes

Respire près du ciel l'air de la liberté.

Plutôt la mort que l'esclavage,

C'est la devise des Français.

Je ne chanterai pas celle-ci.

On nous disait : soyez esclaves !

Nous avons dit : soyons soldats !

Je ne vois pas assez la différence des deux choses, et même pas à disputer sur les mots.

Mais voici l'air de la Malibran :

J'avais perdu la paix et les beaux jours ;

Je les retrouve en voyant ma patrie ;

De son pays on se souvient toujours.

Oh ! que tout ce qui est dehors me paraît beau ! Je me sens pris d'un amour des champs que je ne me connaissais pas, surtout à ce degré. J'aime les forêts et

qu'aujourd'hui sous la main. Ces explications ingénieuses ne trompent certainement pas tous les lecteurs du *National*, mais elles peuvent en tromper un grand nombre et produire des entraînements dangereux.

A l'aide de ces moyens habiles mis en œuvre avec une activité persévérante pour tromper et exciter l'opinion publique. Le *National* doit exercer nécessairement une influence incontestable sur un certain nombre d'esprits. Le *Messenger* écrit dans une autre langue que celle du pays et qui jusqu'à ce jour n'a été lu que par un petit nombre d'américains, peut amoindrir jusqu'à un certain point cette influence funeste mais non la détruire entièrement. En effet, les lecteurs du *National* qui verront plusieurs fois dans ce journal, que le rédacteur du *Messenger* attaque l'émigration argentine, et toute la population américaine, (comme le *National* n'a pas eu honte de l'imprimer), qu'il insulte aux infortunes des proscrits, et qu'il soutient et approuve la politique féroce de leur oppresseur; ces lecteurs devront nécessairement se laisser entraîner à des sentiments d'indignation et de haine contre nous. Cela est si vrai qu'un moment même où nous écrivons ces lignes, on nous affirme que la personne dont l'intervention coupable dans un débat particulier excita avant hier soir une indignation presque universelle, on nous affirme, disent nous, que cette personne qui est aujourd'hui connue, interrogée sur les motifs qui avaient pu l'engager à agir ainsi, a répondu: que d'après ce qu'on lui avait dit, elle avait cru qu'il y avait dans ce débat une querelle nationale, une attaque des Français contre les Argentins, et que par suite de cette conviction, elle avait cru devoir soutenir son compatriote qui n'était cependant pas son ami.

Sans doute cette réponse ne saurait justifier l'acte qui a été commis, mais elle l'explique et, jusqu'à un certain point, en diminue l'odieux. Eh bien! qui donc, sinon le *National* a donné naissance à ces bruits perfides dans une affaire où il ne s'agissait si

évidemment que de quelques froissements individuels? Que tout homme de bonne foi veuille bien relire surtout ce premier article de lundi dernier, publié sous forme de lettre, de lettre anonyme bien entendu, et l'on verra qu'il est impossible de déployer une habileté plus perfide pour faire croire que par notre réclamation contre un citoyen de Buenos-Ayres, nous avions voulu attaquer toute l'émigration argentine et que nous nourrissons contre elle des sentiments de haine et d'hostilité.

Eh bien! depuis plus de trois mois que se publie le *Messenger*, il ne nous est pas arrivé une seule fois de parler de l'émigration argentine sans exprimer notre vive sympathie pour la position cruelle qui lui a été faite par un système politique contre lequel nous avons dit que toutes les puissances devaient protester, au nom de l'humanité et de la justice. Notre seul crime a été d'être profondément convaincu que pour assurer et pour maintenir la réparation légitime qui est due aux proscrits de Buenos Ayres, en même temps que pour rendre impossible le retour des mêmes injustices et des mêmes cruautés, il fallait que l'intervention collective des principales puissances, et qu'en dehors de cette intervention il n'y aurait aucune garantie véritable d'un avenir de paix, de civilisation et de liberté.

On peut méconnaître la justice et la portée de cette idée à laquelle diverses circonstances nous ont empêché de donner encore tous les développements nécessaires; mais, à moins d'une mauvaise foi et d'une perfidie insigne, il est impossible d'y voir une disposition haineuse pourpersuader, pas plus pour la population orientale que pour les émigrés Argentins. Or, c'est précisément par suite de l'assurance avec laquelle le *National* a traversé et calomnié notre pensée, que plusieurs de ses lecteurs n'ont pu concevoir de doutes sur la vérité de ses assertions, et nous regardent, aujourd'hui, comme un ennemi déclaré.

Ce système, que le *National* applique contre tous ceux qui n'adoptent pas toutes ses

exagérations politiques, est de nature à semer partout la division et le trouble, à augmenter les embarras et à diminuer les forces du parti qui combat pour la civilisation et pour la liberté.

ANGLETERRE, 11 août.

Les journaux anglais contiennent de nouveaux détails sur les désordres qui ont éclaté dans le comté de Lancastre.

Ce matin, à six heures, les ouvriers ont tenu un meeting dans Grant Row Fields, ils ont décidé qu'ils traverseraient paisiblement la ville de Manchester et celle de Stafford pour engager leurs camarades à se joindre à eux; ils devaient se réunir de nouveau à midi pour adopter une résolution définitive. Ils se mirent en marche au nombre 35,000. Un manufacturier a présidé le meeting. Il a exhorté le peuple à ne pas retourner au travail aussi longtemps qu'il n'aurait pas obtenu l'abrogation de la loi des céréales. Les ouvriers se sont formés en sections de mille individus, hommes et femmes, et sont partis pour Manchester. Arrivés au village de Fairfield, ils ont forcé les ouvriers des manufactures de laisser leurs travaux et de les accompagner. En passant devant le chemin de fer de Manchester et Sheffield, ils forcèrent les ouvriers qui travaillaient sur la ligne à laisser leurs travaux pour se joindre à eux. « Personne, disaient-ils, ne travaillera tant que nous n'aurons pas obtenu justice. » Ils envoyèrent une députation aux ouvriers de la manufacture de M. M. Watherhouse et Thompson, Temple Street, pour les prier de se joindre à eux; le plus grand nombre arriva. A la fabrique de M. Barnes, Jackson Street, ils éprouvèrent un refus, alors ils brisèrent quelques vitres; sur-le-champ les travaux furent suspendus. Ils étaient au nombre de 10,000.

Les ouvriers de M. M. Stilling et Berhton ayant résisté, la populace commença par lancer des pierres contre les vitres du moulin et contre la maison de Berhton. Un détache-

ment de cavalerie arriva, fit une charge le sabre à la main, et mit en fuite les perturbateurs. Les dragons poursuivirent les fuyards; exhortant tous les honnêtes gens à rentrer chez eux; mais on ne tint pas compte de leurs conseils. A midi un quart, 3 à 400 individus pénétrèrent de vive force dans la boutique de M. J. Ploward, fruitier et marchand de comestibles, et lui demandèrent du pain. M. Ploward leur distribua quatre miches, mais, avant qu'ils sortissent, un détachement de soldats de police arriva, et l'inspecteur Lawan arrêta sept de ces individus et les fit conduire à la prison de New Bailen. En ce moment, on peut compter de 50 à 60 ouvriers arrêtés.

La police ayant eu avis que la populace se proposait de démolir la prison de Newton, elle se hâta d'y envoyer un détachement; mais avant qu'il n'arrivât, l'œuvre de destruction était commencée. Au bout de dix minutes, le bâtiment se trouva au niveau du sol. Deux ouvriers arrêtés par les agents de police avaient été conduits à la fabrique du gaz; la populace s'y rendit, enfonça les portes et pénétra dans les ateliers où elle commença quelques dégâts. Puis, ayant trouvé les deux ouvriers sous la garde de trois agents de police, elle maltraita ces derniers et leur libéra les ouvriers. Vers deux heures, il y avait de 8 à 10,000 ouvriers dans le voisinage de la fabrique du gaz. Les dragons passaient au galop, le sabre à la main, repoussant la populace. Les troupes occupaient les issues des rues pour empêcher les émeutiers de passer.

Le bruit s'était répandu que les ouvriers avaient le projet de détruire le chemin de Manchester à Liverpool, mais cette nouvelle ne s'est point confirmée. Dans l'après-midi, le maire, les conseillers municipaux et le colonel Vennys sont restés en permanence à la municipalité.

Le conseil a résolu d'inviter toutes les personnes notables de la ville à venir à la municipalité prêter le serment de constables spéciaux, à l'effet de coopérer au maintien de la tranquillité. A trois heures, trois cents personnes avaient prêté serment. Le *Ricard* a été lu de bon cœur ce matin à la populace par plusieurs magistrats.

Notice biographique sur la vie de Charles Fourier.

(Suite.)

L'impression du *Traité de l'association domestique agricole* avait pris les derniers mois de 1821 et les huit ou neuf premiers de 1822. En novembre de la seconde de ces deux années, Fourier se rendit à Paris avec une partie de l'édition de son livre, afin d'en activer la vente et de se tenir à la disposition des personnes qui voudraient faire l'essai de sa théorie d'association industrielle. Hélas! il devait long-temps encore attendre à cet égard. Et quant à l'économe de l'ouvrage, comment aurait-il eu lieu? Les journaux ne daignèrent seulement pas en faire mention. Pour suppléer à leur silence qu'il attribuait à l'influence de la cabale philosophique, Fourier publia en 1823, mais sans plus de succès, un sommaire de son grand traité.

Après des tentatives vainement répétées auprès des distributeurs de la publicité; après avoir sans résultat fait des offres à M. Owen, qui tentait alors de réaliser l'association, mais sans posséder aucune des données théoriques nécessaires; après avoir tout aussi inutilement cherché à intéresser le

gouvernement en faveur d'un essai de sa méthode appliquée à l'économie agricole et domestique, Fourier, dont ni le courage, ni la confiance dans sa théorie n'étaient ébranlés, mais dont le séjour à Paris avait épuisé les ressources, se vit dans la nécessité de s'éloigner de la capitale. Cette nécessité devenait d'autant plus impérieuse que, par suite du système d'épurations administratives appliqué par les ultras de cette époque, son ami M. Just Muiron venait de perdre son emploi. Au mois de mars 1825, Fourier quitta Paris pour retourner à Lyon, et il se plaça comme caissier dans une maison de commerce de cette dernière ville.

L'homme qui avait écrit la *Théorie des quatre mouvements* et le *Traité de l'association* venait reprendre un chef d'emploi de commis à 1,200 fr. d'appointements!

Au surplus, quelques disproportion qui ait existé pendant toute sa vie entre la pensée de Fourier et les occupations vulgaires auxquelles il resta constamment asservi, on ne voit pas qu'il ait jamais eu une plainte à cet égard. Aucune idée de ce genre ne se mêla aux reproches qu'il n'épargne pas d'ailleurs à la génération contemporaine, pour avoir négligé l'examen et l'essai de la découverte qu'il allait offrir enfin à l'humanité les voies du bonheur social.

En 1825, malgré la publication du grand *Traité* qui datait déjà de trois années, la connaissance de la *Théorie d'association* était à peine sortie d'un petit cercle de personnes dont M. Just Muiron était le centre. Au nombre de ces personnes acquiescentes, lors à la doctrine phalanstérienne, était madame Clarisse Vigoreux, qui devait plus tard servir, et de sa fortune et de sa plume, la cause qu'une des premières elle avait embrassée.

Dès cette époque aussi, M. Victor Considérant, à peine sorti du collège, préludait aux efforts qu'il a si brillamment et si énergiquement soutenus depuis pour la propagation de la théorie sociale. Un article de ce fervent disciple, inséré dans le *Mercure de France* de 1825, atteste la précocité de son zèle. Quelques autres hommes encore, des plus honorables de notre pays, avaient aussi dès le principe porté intérêt aux travaux de Fourier, et facilité par leur crédit les publications qui furent faites de 1822 à 1824, pour introduire dans le monde la conception phalanstérienne.

Dans cette dernière année avait paru un livre de M. Just Muiron, *Apogée sur les porées industrielles* (1). L'auteur, écartant soigneusement tout ce qui effarouchait les esprits dans les ouvrages du maître, présentait sous une forme des plus modestes le fond des vues de celui-ci sur l'état social, indiquait les moyens de transition d'une application immédiate, et développait, à propos d'une question mise au concours par la société d'agriculture de Besançon, le plan d'un *comptoir communal*. Institution se rapportant à la période sociale désignée sous le nom de *garantisme* dans la théorie de Fourier.

L'écrit de Muiron fut l'objet d'un rapport fait à l'Académie de Besançon par M. Genisset, dans la séance du 25 août 1825. Ce rapport est, certes, l'un des plus remarquables que l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie Jetant, à cette occasion, un coup d'œil sur l'ensemble de la doctrine de Fourier, M. Genisset se bornait à élever quelques doutes du point de vue religieux, et il se

(1) M. J. Muiron fait imprimer en ce moment une nouvelle édition de son ouvrage; elle renfermera des additions assez importantes.

rangeait volontiers du reste, disait-il, dans la classe des *exprelans*, dont M. Fourier lui-même a loué l'impartialité et la bonne foi.

M. Genisset rappelait aussi l'opinion exprimée par M. le baron de Fœussac, qui, rendant compte du *Traité de l'association* dans son *Bulletin universel des sciences et de l'industrie* (février 1824), prédisait "qu'à moins d'une marche rétrograde dans la civilisation, si le développement de l'esprit humain et de la population n'était point arrêté, la force des choses conduirait à l'application de l'idée de M. Fourier, moyennant de certaines modifications dans les détails, "qui doivent naturellement varier suivant les pays, les hommes et les institutions qui les régissent."

(La suite à demain.)

Observations sur les ventes de la semaine dernière.

12 novembre.

Cuirs salés. — Au commencement de la semaine nous avons entendu parler de ventes de cuirs, de boufs et vaches à 20 reaux. A la fin les demandes faites pour le continent ont portées les salaires à être fermes sur les prix. Il s'est fait des ventes de quelque étendue aux prix courants. Il n'y a pas eu de ventes de cuirs de cheval, (31 à 3 reaux).

Cuirs secs. — Il en a été plus demandé de toutes les qualités, et à des prix un peu plus élevés que les prix courants.

Suif et graisse. — Peu d'affaires.

Cris. — Il est arrivé grande quantité de crins de cheval et de vache, il n'y a pas eu de demandes.

Bœuf de charcuterie et farine. — Il n'en est arrivé depuis notre dernière annonce.

Objets divers. — Les ventes pendant la semaine ont été dominées sans augmentation de prix.

États. — Le brick prussien *Alba* a été frété à 60 écus pour le Havre et Antwerp.

Vin de table. — Il s'est vendu à 11 reaux pour la Havane quelque quantité de vin de table. Il y a eu de demandes pour le Brésil, il n'y a pas eu de changement dans les prix.

(Britania.)

Passes-ports expédiés.

Victor Rivera.....France.

Graciano Geloz.....Valparaiso.

Passes-ports expédiés pour l'intérieur

José Morel.....Sainte-Lucie.

Bonifacio Puga.....id.

MOUVEMENT DU PORT.

E TREES

du 11 Novembre.

Rio-Janeiro, le 31 oct. br. passé, trois-mâts danois *Crodo*, de 28 tx., capit. Bay en à ordre, avec let. de charbon; il suit pour Buenos-Ayres.

Baltimore, le 7 septembre, brick américain *Milas*, de 150 tx., cap. Benhall, à Southgate et Co., avec 6000 jambons, 1032 bœufs, farine 100 barils beurre, 100 idem grasse de cochon, 6 boeufs riz, à caïsses.

Bahia, le 17 octobre passé, brick brésilien *San Pedro*, de 170 tx., cap. Cruz, à ordre, avec 1000 alqueires sel, 63 pipes tafia, 2000 bûches bois, 6 caisses fusils, 20 liq. masseter, 1 caisses.

Cadix, 15 septembre, brick anglais *Centurion*, de 175 tx., cap. P. Lemeestre, à ordre, avec 370 caisses sel.

Buenos-Ayres, le 15 du courant, brick-golette brésilien, *Lustano*, à Vilardebó, avec 150 lites.

Rio-Janeiro, barque américaine *King-Philippe*, suit pour Buenos-Ayres.

Heureusement!

(Suite.)

(Voir les numéros 153 et 154 des 13, 14 et 15 novembre.)

III

Si le cas auquel je fais allusion et dont, ma chère amie, tu me parais me voir la possibilité, venait à se présenter (c'est-à-dire, si je ne le hâte pas de mes vœux), promets-moi de ne choisir à ma place l'un de ces jeunes et ardens qui, avec toute leur amabilité, sont plus dangereux encore à l'homme qu'à la vertu d'une femme, qui dominés par la vanité n'ont encore que par leurs sens, souvent égarés avant le temps, pour suivre toutes les femmes et ne trouvent rien de plus naturel que de sacrifier celle-ci à celle-là. Si donc tu te sens entraînée, comme je le prévois, à renoncer à un triste isolement, cherche plutôt pour ton ami un homme qui mérite ce titre, qui promette peu, et qui, discret au point de ne pas se vanter, sache assaisonner les douces de l'amour par le piquant du mystère, et qui s'efforce surtout de ménager vis-à-vis du monde la tranquillité et ton honneur.

leur sombre murmure, j'aime les prairies, j'aime les bergers, j'aime les moutons, j'aime les chiens, j'aime la bonne des rues; je voudrais être cabossé rue Vivienne, je voudrais être battu sur le boulevard des Italiens.

Tout contribue à m'attrister, tout est ligé contre moi. Il faut que la pièce où je suis soit tendue d'un affreux papier chocolat. Il y a des couleurs calmes, il y a des couleurs bruyantes, il y en a de gaies et de tristes. Le chocolat est une couleur connue. Il y a des supplices par lesquels on pourrait tuer les gens nerveux en peu de temps, et les lois n'ont rien prévu de cela. — Rien ne m'épouvante plus qu'un jugement ainsi conçu: « A quel point je suppose qu'on me condamne! L'assassinat est toléré depuis l'institution du jury. Dernièrement, un frère a coupé sa soeur en morceaux; il a été déclaré coupable, mais avec des circonstances atténuantes, soit parce que c'était sa soeur, soit parce que les morceaux étaient petits. — Il n'y a qu'un crime pour lequel il n'y ait aucune grâce à attendre, aucune circonstance atténuante à faire admettre.

C'est de secouer un tapis par la fenêtre. — On n'admets pas même la preuve du contraire. — Il y a deux mois, une bonne femme, accusée d'avoir laissé secouer dans la rue, par la fenêtre un tapis par son domestique, offrait les preuves de ceci:

« Quelle n'avait pas de fenêtres sur la rue, qu'elle n'avait pas de domestique.

Elle fut condamnée à l'amende et aux frais.

Je suppose donc que j'ai connu ce crime, le seul irrémédiable dans l'état actuel de la justice. — Eh! bien, la condamnation que je lui redonnais le jour, serait celle-ci: « Condamné à la prison.

« Et, attendu la récidive, la prison sera couleur chocolat.

Je vais lire, j'ai trouvé un livre qui va peut-être m'amuser; aussi bien, j'ai épuisé tout le papier blanc.

..... Décidément ce livre m'ennuie. — Mais quand on viendra me délivrer, car je suppose toujours qu'on viendra me délivrer, comment est-ce que je m'en irai!

De midi ce matin, j'aurais bien pu mettre mes bottes, si toutefois il n'est pas devenu tout à fait impossible de le faire. — J'ai fait, mais encore des confitures de groseille! Si je suis jamais en la liberté, je me promets bien de ne jamais manger de confitures de groseille. — C'est encore fort heureux qu'il n'ait pas plu à Zoé de me mettre dans une armoire ou dans un tiroir de commode. — Ah! parbleu, voici un excellent moyen de mettre mes bottes; il n'y a rien de tel que la solitude et la méditation; je coupe les tiges de mes bottes, et il me reste des sauteurs qui se mettent d'eux-mêmes.

Trois jours après avoir écrit tout le griffonnage qui précède, je le retrouve dans une poche d'habit. — Je vous benoîte. Voici comment a fini mon emprisonnement: ce n'est qu'à une heure du matin que ma jolie geôlière est arrivée, et je ne suis parti qu'à quatre heures. — Cela n'empêche pas que ma lettre est encore datée de Bel-le-He-en-Terre, par le ridicule accident qui m'est arrivé hier. Il n'y avait pas de place dans la diligence; je loue une voiture et je prends d'achevaux à la poste. — Je monte dans la voiture, le postillon ferme la portière et va boire avec des camarades. — Je me rappelle tout-à-coup que j'ai oublié quelque chose, j'ouvre la portière du dedans, je descends, je la reforme parce qu'elle gênait le passage, et je vais chercher l'objet qui me manquait. — En redescendant l'escalier, j'entends claquer un fouet et rouler des roues; je hâte le pas, j'arrive à la rue; plus de voiture! le postillon ne s'est pas aperçu que j'étais descendu de la voiture et qu'il était enfermé, et il est parti. Il fut malade et qu'il partait qu'il ramène la voiture et mes effets. Adieu. Geneviève a-t-elle trouvé ma brochette orange et noire!

III.

Ce fut Rose, cette fois, qui écrivit à Geneviève. Elle lui disait quelle ne pardonnerait jamais la conduite de Léon, lors de la dernière soirée; quelle le dégageait de son serment, et quelle se croyait parfaitement quitte du sien. Geneviève était déjà assez malheureuse de la

(La suite à demain.)

M. KARA.

Ici la pauvre femme ne fût plus maîtresse de cacher sa douleur et de retenir ses larmes. Quoique tu puisses penser de moi, s'écria-t-elle se précipitant dans les bras de son mari je te jure que rien n'est plus ébrié de ma pensée que le crime que tu te plais à croire inévitable. Puisse la terre s'ouvrir et m'engloutir toute vivante, puisse toute espérance de félicité à venir m'être pour jamais ravie si je manque au devoir que mon amour pour toi me rend si facile et si doux ! Bannis toute crainte, toute méfiance, mon tendre ami ; tu retrouveras la femme pure et toujours digne de toi.

Je le désire, répéta D. Antonio en se levant et en l'embrassant tendrement, je le crois même, toutefois rappelle-toi, au besoin, les conseils que j'ai donnés, adieu. D. Antonio put se traverser fat courtois, et heureuse, il arriva sain et sauf au Havre.

Après le départ de son mari, Dona Antonia crut devoir adopter un genre de vie bien éloigné de la dissipation où elle avait vécu depuis son mariage. Jouissant dans son intérieur de tout le confortable que peut procurer une grande fortune, elle sortait peu et ne recevait chez elle qu'un petit nombre de vieux parents et amis. Elle habitait une grande maison, dans les magnifiques appartements de laquelle elle se plaisait à nourrir le souvenir de son mari et dont elle ne pouvait se décider à s'éloigner que bien rarement.

Les jeunes gens de la ville ne restèrent pas oisifs ; ne la rencontrant plus dans la société, à la promenade, ni même à l'église ou pour les dévotionnelles, ils se réunirent pour attirer son attention que les insipides et toujours si ridicules allées et venues sous ses fenêtres. Cet ingénieux moyen de séduction ne répondant pas à leur attente,

ils appelèrent à leur secours la musique et le chant.

La belle solitaire, importunée d'abord de toutes ces démonstrations, finit pourtant peu à peu par s'y habituer et plus d'une fois au ton mélancolique d'une tendre romance, elle surprit des soupirs s'échappant de son sein... au souvenir de son mari. Elle commença à distinguer les instruments, les mélodies jusqu'au bruit de ses adorateurs inconnus, et cachée derrière ses rideaux elle s'efforçait de découvrir à travers les jubasies quels étaient les plus obstinés, les plus persévérants d'entre eux. C'étaient pour la plupart des jeunes gens, fort bien mis, mais dont le maintien n'annonçait que de la légèreté et de la vanité : ils lui paraissaient être attirés la tant et plus peut-être encore par le désir de faire parade des hommages qu'ils adressaient à la plus belle et à la plus brillante femme du pays, que par celui de lui plaire et de lui témoigner leur respect.

Vraiment, se disait-elle en souriant, mon mari a eu une très-prudente idée ! Tout en me permettant un amant il excitait avec son précisément ceux qui s'occupent de moi et qui par leur extérieur paraissent jusqu'à un certain point me convenir. Il sait fort bien que la prudence, la modestie, la discrétion, vertus que notre nation apprécie sans doute, mais qui ne disent rien à notre imagination, ne sont l'appât que de l'âge mûr. Il se peut qu'aucun de ceux qui s'agitent ma maison de leurs gauderies ne mérite ma confiance, mais ce qu'il y a de certain c'est que ceux à qui je pourrais accorder la mienne, les contemporains de mon mari que je reçois chez moi, ne sont rien moins qu'aimables et séduisants.

Se livrant tous les jours un peu plus au plaisir de la musique ainsi qu'à l'examen détaillé des jeunes

hommes qui s'arrêtaient sous ses fenêtres ou qu'elle apercevait le soir sur les terrasses, un trouble sérieux, des désirs vagues s'élevèrent dans son sein et s'emparèrent bientôt de tout son être. La solitude, l'oisiveté, la mollesse raffinée de sa vie devaient concourir et bien plus qu'elle ne le pensait elle-même, à éveiller et à développer des sensations immodérées. Ce que je contestais à mon mari avec tant de vivacité, se disait-elle en soupirant et avec de grosses larmes dans les yeux, est donc possible ; il avait donc raison encore de me recommander de la circonspection dans un cas aussi épineux pour ma pudeur que pour son honneur. Mais comment puis-je choisir celui que je ne connais point ; et après une connaissance plus intime, resterai-je libre de mon choix ? Par ces pensées et beaucoup d'autres analogues, Dona Antonia était bien loin de calmer un mal, qui n'avait fait hélas ! que trop de progrès. Rien ne la pouvait distraire et la circonstance la plus indifférente en apparence, faisait naître dans son âme des sensations qu'une ardente imagination traduisait aussitôt en agréables et trop séduisantes images.

Il arriva, sur ces entrefaites, qu'un autre s nouvelles de la ville, elle apprit qu'un jeune juriste, qui avait été achever ses études en Europe, était de retour dans sa patrie. On en faisait beaucoup d'éloges. Il réunissait, disait-on, à des connaissances fort étendues une habileté et une simplicité de moeurs qui ne sont pas orinairement le partage de la jeunesse ; il joignait à ces avantages, ajoutait-on, un extérieur agréable et les manières les plus distinguées. Dans la situation presque désespérée où se trouvait Dona Antonia, il s'en fallut pas tant pour exciter sa curiosité et en flammer son imagination.

(La suite au prochain numéro).

M., de G.

A VENDRE:

Se vend un PORTON complet par une barraza ou cualquier otro establecimiento. El que lo precise puede ocurrir a la casa de D. Joaquín Escudero, en el Guco de la Cruz, donde le dora razón.

A VENDRE la petite tienda dans la maison de l'ancienne poste, située rue du Porton, entre la rue des Juifs et la rue Saint-Jean. On cède également tout ou partie des marchandises si cela convient.

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE. — De jolis vêtements d'enfants, dernier goût de Paris, pour l'été, se vendent à un prix modéré. — S'adresser rue des Pêcheurs, hôtel Hémont.

A VENDRE. — Un tombereau, cheval, harnais et plaque à un prix très modéré. Ceux qui voudront l'acheter s'adresseront à la Bonne Soupe, ou au bureau du journal.

A VENDRE. — Par suite de cessation d'association, une fonderie française très bien achalandée, située au coin de la rue Saint-Gabriel, en face l'ancien magasin de M. Lafargue. S'adresser, pour traiter, à l'adresse ci-dessus.

AUX VENDANGES DU MEDOC. — Grand Bouteille de VIN, rue Saint-Etienne, près de la Police. Vin carlon supérieur à 3 vintaines ; vin de Bordeaux supérieur, à 4 vintaines ; vin de Bordeaux vieux à 1 real et demi.

A VENDRE. — Le superbe établissement du SALON DE FLORE, place de Caganeho. Les personnes qui désiraient l'acheter peuvent se présenter audit établissement, ou ils pour ont traiter avec le propriétaire. Il remettra à l'acquéreur un contrat de cinq ans pour le terrain, à partir du 10 novembre.

ALOUER :

A LOUER. — Deux appartements pour homme seul, rue San-Vicent, n° 13. La maison a toutes ses commodités.

A LOUER AU PREMIER. — Une jolie salle et un cabinet dans la maison neuve de M. Larrault, rue Saint-Gabriel.

A LOUER. — rue Saint-Joachim, dite des Pescadores, n° 110, un beau magasin intérieur, et plusieurs chambres et appartements, ayant toutes les commodités nécessaires.

AVIS. — Alouer un magasin et deux chambres sur le derrière, et à vendre un armozan à un prix modéré. — S'adresser en face la pharmacie du Lion d'Or, chez Louis Barerou.

DEMANDES ET AVIS DIVERS.

MAGASIN de PEINTURE, rue Saint-Jean, n° 29. — Joseph Moxray, peintre tapissier, à l'honneur d'annoncer au public qu'il vient de recevoir un grand assortiment de papiers fins pour tapisserie du dernier goût, papier à dessiner, crayons, peintures fines en boîtes, ornements de décoration, comme aussi un grand assortiment de vitres allemandes dorées pour cadres et estampes de plusieurs classes.

Lodit Monetou se chargera de tous les travaux de son art posera les ciels-rasses, le tout à des prix accommodants.

Pharmacie de Lenobley C.

Calle del Porton

VIV de SALSEPAREILLE et bol d'Irmené, du docteur Ch. Albr. ESSENCE DE SALSEPAREILLE. Sirop pectoral.

CAPULES de Copahu, de Cubebes, de Soufre, de Guimine, de Jalap.

ELIXIR du docteur Guille

Avis intéressant. — Monsieur Michel OYENARD vient de débiter dans son magasin situé près de la Ciudadelle, en face du café et hôtel de l'Union, une grande quantité de marchandises, telles que : schals de soie en tout genre, de 1 à 10 patacons, pantalons d'été et coton à 1 patacon, gilets à 1 patacon, éventails, parapluies de soie à 3 patacons, fil noir à 1 patacon la livre, épingles à 1 patacon le mille, aiguilles à 1 demi chaque paquet, peignes à 2 réaux, boucles d'oreille, bagues, un orgue moderne à 4 cylindres et 40 airs, et une infinité d'autres articles dont le détail serait trop long.

Restaurant à la Carte.

Les sieurs Chasseraud et Ferand viennent d'ouvrir une Salle de Restaurant à la Carte, rue San Miguel, hôtel du Commerce, n° 121. — Les mets les plus exquis et les plus variés y seront servis à des prix très modérés, à toute heure du jour.

Bal du Jardin.

En outre des brillantes réunions des Dimanches et jours de fête, on d'nera bal tous les lundis.

AVIS. — Le dépôt de SAVON JAUNE SUPERIEUR, de la fabrique du Cerro, dont la bonne qualité a été éprouvée par plusieurs expériences. Se vend dans la Baraque de P. DEPLESSES, Rue San-Benito, n° 30. Son prix est très modique.

M. ROULE, professeur, à l'honneur de prévenir le public qu'il continue de donner des leçons particulières de lecture, d'écriture, de français et d'arithmétique. Il offre également de se rendre dans les magasins, aux heures indiquées, pour y tenir les livres en partie simple et double. S'adresser à cette imprimerie, ou chez M. Niolet, tailleur, au coin de la rue Saint-Gabriel.

Monsieur BRUNEL, docteur en MÉDECINE, ex-chirurgien de la marine française, autorisé par le tribunal d'hygiène de cette ville, à exercer la médecine, à l'honneur d'offrir ses services au public. Il donne gratis ses consultations aux pauvres, de midi à deux heures. S'adresser à la pharmacie de Luis Fernando, rue St. Charles, n° 68.

AVIS. — El Consulado de Francia se ha trasladado à la calle de San Sebastian, casa nueva de la Sra. de Mesquita, cerca de la calle de San Benito.

Avis au commerce. — Les magasins de CHAPELLERIE et articles de Paris de la maison Tarbouriech Nadal, représentée dans cette ville par M. Jules Ballé, sont transférés rue de los Pescadores, n° 110.

GRASA SUPERIOR. — La encontraran por mayor y menor en el precio mas equitativo los fonderos y gefes de establecimientos, en el almacen de comestibles calle de San Vicente, n° 40, cerca del mercado chico, donde se halla el depósito.

AU COMMERCE. — M. A. Moncoulin à l'honneur de prévenir les personnes qui ont quelques intérêts à régler avec lui, quand à l'établissement qu'il dirigeait rue Saint-Etienne, qu'elles doivent s'adresser, depuis le 15 octobre dernier, à M. Dominique Bernadon, qui, depuis cette époque, s'est fait charger de l'actif et du passif de la maison.

AVIS AUX NOURRICES. — On demande une nourrice saine et robuste, nouvellement accouchée, et qui consente à aller en France. — S'adresser au bureau de ce journal, rue S. Benito, 3.

Les cautions syndics, nommés par les créanciers du sieur AUGUSTE MASSE, les invite à se réunir mercredi, 16 du courant, à midi précis, rue des Pêcheurs, n° 23, afin de prendre connaissance du règlement définitif de leurs intérêts.

Louis DROUOT.

SALON DE FLORE, place de Caganeho. — Le Grand Bal de société qui devait avoir lieu samedi dernier 12, est remis à Samedi prochain, 19 du courant, on commencera à 8 heures et on continuera toute la nuit. Pour cette soirée seulement, plusieurs auteurs danseront l'anglaise, l'allemande et la gavotte, ainsi que plusieurs danses de caractère qui ne se sont pas encore exécutées dans notre Salon. Nous invitons MM. les Amateurs à cette soirée, qui sera des plus brillantes. — Le prix d'entrée est de 18 vintaines.



NAVIRES

en partance.



BOITE AUX LETTRES DU CONSULAT DE FRANCE. Le brick français le Courrier de la Seine-Inférieure, partira pour le Havre, le 19 du courant, sous le commandement du capitaine de Laporte. La boîte aux lettres du consulat sera levée le 15 à quatre heures du soir.

Pour Bordeaux.

Le beau navire français, CREISQUAR, capitaine Graveran, partira le 10 décembre fixe ; il recevra seulement quelques balles de flet, et des passagers qui seront parfaitement nourris et logés.

Les chargeurs ou passagers qui désireront profiter de cette occasion, pourront s'adresser à M. Duplessis, son consignataire, rue San Benito, n° 30.

Teatro.

El Juves 17 de noviembre.

MARCELA, ó cual de los tres.

Comedia en 3 actos. — Trabajara la sociedad gimnastica.

COURRIERS.

Pour Canelones, San José, Colla, Durazno, Soriano, Mercedes, Sanlú, Florida, San Salvador et Salto, sortent les 1. S. 16, et 24 de chaque mois.

Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha, le 1 et 16 ; pour le Cerro Largo, le 7 et 22.

Eugène TANDONNET, rédacteur en chef et gérant responsable.

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES du 15 Novembre 1842.

Heures du jour.	Thermomètre Centigrade.	Baromètre Métrique.	Etat du Ciel.	Vent.	Lever du Soleil.	Coucher du Soleil.	Observations.
heures du matin.	12°	761	Serein.	N. N. O.	5 h. 6	6 h. 56	
heures du soir.	26°	760	Serein.	S. O.			
heures du soir.	23°	759	Serein.	S.			
Maximum.							
Minimum.							
Moyenne.	11°	760					